



Institut National de Recherche en Sciences Sociales et Humaines

BOLUKI

Revue des lettres, arts, sciences humaines et sociales

ISSN : 2789-9578



N°3, Décembre 2022

BOLUKI

Revue des lettres, arts, sciences humaines et sociales
Institut National de Recherche en Sciences Sociales et Humaines (INRSSH)

ISSN : 2789-9578

Contact

E-mail : revue.boluki@gmail.com

Tél : (+242) 06 498 85 18 / 06 639 78 24

BP : 14955, Brazzaville, Congo

Directeur de publication

OBA Dominique, Maître de Conférences (Relations internationales), Université Marien NGOUABI (Congo)

Rédacteur en chef

MALONGA MOUNGABIO Fernand Alfred, Maître de Conférences (Didactique des disciplines), Université Marien NGOUABI (Congo)

Comité de rédaction

GHIMBI Nicaise Léandre Mesmin, Maitre-Assistant (Psychologie clinique), Université Marien Ngouabi (Congo)

GOMAT Hugues-Yvan, Maitre-Assistant (Écologie Végétale), Université Marien Ngouabi (Congo)

GOMA-THETHE BOSSO Roval Caprice, Maitre-Assistant (Histoire et civilisations africaines), Université Marien Ngouabi (Congo)

KIMBOUALA NKAYA, Maitre-Assistant (Didactique de l'Anglais), Université Marien Ngouabi (Congo)

LOUYINDOULA BANGANA YIYA Chris Poppel, Maitre-Assistant (Didactique des disciplines), Université Marien Ngouabi (Congo)

VOUNOU Martin Pariss, Maitre-Assistant (Relations internationales), Université Marien Ngouabi (Congo)

Comité scientifique

AKANOKABIA Akanis Maxime, Maître de Conférences (Philosophie), Université Marien NGOUABI (Congo)

ALEM Jaouad, Professeur-agrégé (Mesure et évaluation en éducation), Université Laurentienne (Canada)

BAYETTE Jean Bruno, Maître de Conférences (Sociologie de l'Education), Université Marien NGOUABI (Congo)

DIANZINGA Scholastique, Professeur Titulaire (Histoire sociale et contemporaine), Université Marien Ngouabi (Congo)

DITENGO Clémence, Maître de Conférences (Géographie humaine et économique), Université Marien NGOUABI (Congo)

DUPEYRON Jean-François, Maître de conférences HDR émérite (philosophie de l'éducation), université de Bordeaux Montaigne (France)

EWAMELA Aristide, Maître de Conférences (Didactique des Activités Physiques et Sportives), Université Marien NGOUABI (Congo)

EYELANGOLI OKANDZE Rufin, Maître de Conférences (Analyse Complexe), Université Marien NGOUABI (Congo)

HANADI Chatila, Professeur d'Université (Sciences de l'Education- Didactique de Sciences), Université Libanaise (Liban)

HETIER Renaud, Professeur (Sciences de l'éducation), UCO Angers (France)

KPAZAI Georges, Professeur Titulaire (Didactiques de la construction des connaissances et du Développement des compétences), Université Laurentienne, Sudbury (Canada)

LAMARRE Jean-Marc, Maître de conférences honoraire (philosophie de l'éducation), Université de Nantes, Centre de Recherche en Education de Nantes (France)

LOUMOUAMOU Aubin Nestor, Professeur Titulaire (Didactique des disciplines, Chimie organique), Université Marien Ngouabi (Congo)

MABONZO Vital Delmas, Maître de Conférences (Modélisation mathématique), Université Marien NGOUABI (Congo)

MOUNDZA Patrice, Maître de Conférences (Géographie humain et économique), Université Marien NGOUABI (Congo)

NAWAL ABOU Raad, Professeur d'Université (Sciences de l'Education- Didactique des Mathématiques), Faculté de Pédagogie- Université Libanaise (Liban)

NDINGA Mathias Marie Adrien, Professeur Titulaire (Economie du travail et des ressources humaines), Université Marien Ngouabi (Congo)

RAFFIN Fabrice, Maître de Conférences (Sociologie/Anthropologie), Université de Picardie Jules Verne (France)

SAH Zéphirin, Maître de Conférences (Histoire et civilisation africaines), Université Marien NGOUABI (Congo)

SAMBA Gaston, Maître de Conférences (Géographie physique : climatologie), Université Marien NGOUABI (Congo)

YEKOKA Jean Félix, Maître de Conférences (Histoire et civilisation africaines), Université Marien NGOUABI (Congo)

ZACHARIE BOWAO Charles, Professeur Titulaire (Philosophie), Université Marien Ngouabi (Congo)

Comité de lecture

LOUSSAKOUMOUNOU Alain Fernand Raoul, Maître de Conférences (Grammaire et Linguistique du Français), Université Marien Ngouabi (Congo)

MASSOUMOU Omer, Professeur Titulaire (Littérature française et Langue française), Université Marien Ngouabi (Congo)

NDONGO IBARA Yvon Pierre, Professeur Titulaire (Linguistique et langue anglais), Université Marien Ngouabi (Congo)

NGAMOUNTSIKA Edouard, Professeur Titulaire (Grammaire et Linguistique du Français), Université Marien Ngouabi (Congo)

ODJOLA Régina Véronique, Maître de Conférences (Linguistique du Français), Université Marien Ngouabi (Congo)

YALA KOUANDZI Rony Dévyllers, Maître de Conférences (Littérature, africaine), Université Marien Ngouabi (Congo)

SOMMAIRE

HISTOIRE-ARCHÉOLOGIE

Les malentendus culturels à l'implantation de l'école missionnaire dans la vallée du Niari (1883-1908)

Martin Pariss VOUNOU9

Les femmes degha et la poterie dans le nord-est de la côte d'ivoire (XVII^e-XIX^e siècle)

Adingra Magloire KRA.....19

Élections politiques et pluralisme démocratique au gabon, la CNE, une institution de modernisation du système électoral : contexte de création, enjeux, opérationnalité et limites (1990-2006)

Éric Damien BIYOGHE BI ELLA.....29

Heurts et malheurs des missionnaires protestants dans l'œuvre de formation des ouvriers au Gabon de 1842 à 1960

Gabriel ELLA EDZANG et Michel ASSOUMOU NSI.....43

Félix Éboué et la question du travail forcé en Afrique Équatoriale Française : l'envers du décor (1909-1944)

Fabrice Anicet MOUTANGOU.....57

Aux frontières du djihad : contrebande d'hydrocarbures et impact des attaques djihadistes sur les populations de Zarmaganda

Hassane ABDOURHIMOU.....67

Les projets d'aménagement de trois lignes électriques aériennes à haute tension dans le réseau interconnecté (ric) de libreville en 2012 : gouvernance et contestation sociale

Stéphane William MEHYONG.....73

Les violences électorales en Côte d'Ivoire de 1995 à 2020

Hyacinthe Digbeugby BLEY.....87

Lithic operating chains from the late stone age and the neolithic of batanga (southern coast of Gabon)

Martial MATOUMBA.....99

La mine de manganèse et l'environnement à Moanda au Gabon : du silence au bruit (1962-2011)

Robert Edgard NDONG.....115

GÉOGRAPHIE

Le rôle socio-économique du karité dans résilience et l'autonomisation des femmes dans la commune rurale de Débèlin, cercle de Bougouni au Mali

Odiouma DOUMBIA et Lansine Kalifa KEITA.....131

Implication des GIE dans l'assainissement de la commune II du district de Bamako

Assétou SIDIBE145

Marchés à bétail dans le district de Bamako et dans la commune de Kalabancoro : fonctionnement et problèmes

Sina COULIBALY, Sory Ibrahima FOFANA et Mory SIBY.....153

PHILOSOPHIE-SOCIOLOGIE-PSYCHOLOGIE

Les fondements réels ou supposés et les conséquences de la radicalisation religieuse

François MOTO NDONG.....167

Perceptions sociales de l'ulcère de buruli en milieu rural : le cas de Brozan à Oumé (Côte d'Ivoire)

Kouakou M'BRA et Dominique Moro MORO.....181

L'impact de l'âge sur l'usage et l'intégration des TICE dans les pratiques pédagogiques

Carelle Ariana MOUALOU NZIGOU.....195

LES MALENTENDUS CULTURELS A L'IMPLANTATION DE L'ECOLE MISSIONNAIRE DANS LA VALLEE DU NIARI (1883-1908)

Martin Pariss VOUNOU

Université Marien Ngouabi-Congo.

E-mail : parissvounou77@gmail.com

Résumé

Les missions catholiques des premières heures dans la vallée du Niari, fin XIX^e début XX^e siècle s'étaient fixées, en plus de l'évangile proprement dit, le devoir de mettre à l'école les filles et garçons de cette région de la colonie française du Congo. Cette école nouvelle venue avec les *Mindélé* ou *Bibamba*, termes consacrés pour désigner l'homme blanc, ne reçut pas un accueil favorable de la part des chefs locaux du Niari. Ces derniers ayant des sentiments que cette école risquerait de bouleverser leur organisation sociale. Ils n'acceptèrent donc pas d'y envoyer les leurs, les conservant pour maintenir l'école ancestrale laquelle perpétuait les schémas de l'ordre social acquis par le travail et la sagesse séculiers hérités des ancêtres. Il y eut donc une sorte de résistance culturelle contre l'école du missionnaire dans la vallée du Niari. Cette situation explique pourquoi les premiers lettrés à l'école occidentale dans le Niari au début du XX^e siècle furent pour la grande majorité des anciens enfants esclaves rachetés par les missionnaires aux mains de leurs maîtres.

Mots-clés : vallée du Niari, école, missionnaires, malentendus culturels, école ancestrale.

Abstract

The Catholic missions of the first hours in the Niari valley, at the end of the 19th and beginning of the 20th century, had set themselves the duty, in addition to the gospel itself, of putting the girls and boys of this part of the French colony in the Congo. This new school, which came with the *Mindélé* or *Bibamba*, consecrated words to designate the white man, did not receive a favorable reception from the local chiefs of Niari at that time: Having the feeling that this school risked upsetting their social organization, these chiefs did not send and did not accept to send theirs to this school, retaining them to maintain the ancestral school which would perpetuate the patterns of social order acquired by secular labor and wisdom long inherited from the ancestors. . So there was a kind of cultural resistance against the missionary school in the Niari Valley. This situation explains why the first scholars in the Western school in Niari at the beginning of the 20th century were for the most part former child slaves bought back by the missionaries from the hands of their masters.

Keywords: Niari Valley, school, missionaries, cultural misunderstandings, ancestral school.

Introduction

Les missions catholiques de la fin du XIX^e apportèrent avec elles, dans le bassin du Congo, une nouvelle culture. La culture étant saisie, ici, d'après la définition qu'en donne un dictionnaire de sociologie : l'ensemble des activités, des croyances et des pratiques communes à une société ou à un groupe particulier. Ces croyances, pratiques et activités sont soumises à des normes socialement et historiquement différenciées et aux modèles de comportements transmissibles par l'éducation, propre à un peuple. En effet, le missionnaire catholique qui arrive au Congo à la fin du XIX^e siècle et le début XX^e siècle est héritier de la culture médiévale axée sur l'évangile. Ses normes sociales et son comportement sont dictés par l'esprit de l'évangile. En prêchant donc l'évangile aux peuples qu'il considérait déjà « sans civilisation »

(Mgr P. Augouard, 1902, p. 164), le missionnaire catholique amenait les populations autochtones à adopter sa culture à travers une des instances de sa mission : l'école. L'école se définit comme un lieu de formation morale, intellectuelle et sociale ; une institution qui dispense une instruction à la vie physique et à la vie spirituelle d'un individu et d'une collectivité. A ce titre elle s'apparente bien à l'éducation : la transmission ou l'acquisition de connaissances et aptitudes à la vie sociale et à la vie religieuse. Manifestement, d'après cette compréhension de l'école, toutes les sociétés humaines, dont celles de la vallée du Niari, ont connu et vécu cette institution au cours de leur histoire. Cependant, il est certain que, l'école ne fonctionnait pas partout dans toutes ces sociétés sur les mêmes normes culturelles. C'est ce qui explique les réticences des dignitaires de la vallée du Niari à la venue de l'école du missionnaire chez eux. En effet, cette école ne reçut pas l'assentiment des principaux chefs locaux de la vallée du Niari¹. Ceux-ci la perçurent comme une menace contre la culture qui régulait la société dont ils avaient la charge de maintenir l'ordre et la continuité. Ils se méfièrent tant de l'école missionnaire qu'ils n'acceptèrent pas l'admission des hommes et des femmes libres dans ces structures occidentales de formation. C'est cette méfiance qu'on traduit ici en malentendus culturels, car ces chefs craignaient de perdre leur identité culturelle. Ils se méfiaient de prêter le flanc à la culture du missionnaire transmissible à travers la nouvelle école qu'il apportait.

La période choisie pour l'étude de cette réalité est 1883-1908. L'année 1883 est celle de la fondation des premières missions catholiques au Congo français : Sacré Cœur de Loango, le 25 août et Saint Joseph de Linzolo, le 22 septembre. C'est de Loango qu'allait partir la mission pour l'évangélisation de la vallée du Niari. En revanche, 1908 est l'année de l'abandon de la station religieuse de Bouansa, pôle important pour l'évangélisation de la vallée du Niari. Cet abandon était consécutif à la maladie du sommeil qui occasionna bien des malheurs dans la vallée du Niari. Bien qu'elle n'arrêtât pas la mission du Niari, la maladie du sommeil sema la mort parmi les religieux européens et autochtones. Pour le développement de la présente étude, plusieurs travaux consacrés à l'évangélisation de la vallée du Niari ont été consultés parmi lesquels : Mayeul De Dreuille (1994), Émile Zimmermann (1984), Jean Ernoult (1995), Marcel Ipari (2020), Jean Félix Yekoka (2020), Dominique Ngoie-Ngalla (1993). L'étude analyse les renseignements fournis par ces travaux en cherchant à rencontrer l'attitude des chefs de cette contrée à l'égard de la culture du missionnaire dont l'école fut le vecteur.

L'objectif de cette étude est de montrer que l'installation de l'école missionnaire dans la vallée du Niari fut perçue comme une menace culturelle. Son intérêt est de comprendre comment les deux cultures (missionnaire et autochtone) se sont comportées l'une vis-à-vis de l'autre au début de leur rencontre. Quels sont les fondements culturels sur lesquels s'appuyèrent les peuples du Niari pour leur méfiance à l'école du missionnaire ? Quelles sont les actions posées par les peuples du Niari face à l'école missionnaire qui dénotèrent de malentendus culturels ? Quelles en furent les conséquences sociales ? Pour répondre à ces questions, l'étude se développe en trois parties. Premièrement, il sera important de faire connaissance des écoles autochtones dans la vallée du Niari précoloniale. Ensuite il sera question de l'installation des écoles missionnaires dans le Niari. En dernier lieu l'étude sera consacrée aux raisons des malentendus nés de la présence de l'école missionnaire dans le Niari.

1. Connaissance des écoles dans la vallée du Niari précoloniale

L'école est une vieille institution présente dans toutes les sociétés, ce depuis les temps anciens. Elle est un lieu d'apprentissage des valeurs humaines et sociales, de formation à la

¹ La vallée du Niari désigne la partie du Sud-Ouest congolais qui fait étape entre la façade maritime à l'ouest et la région du Pool à l'est. Elle est un espace régional aujourd'hui subdivisé en trois entités administratives, les départements de la Bouenza, de la Lékoumou et du Niari. Le Niari est le nom du fleuve qui les arrose tous ; d'après cette indication hydrographique, le présent article utilise invariablement les termes Niari et vallée du Niari lesquels désignent tous l'espace géographique de l'étude.

médecine, à l'art, à la littérature, à la gestion de la société et à la vie spirituelle. Un dictionnaire définit d'ailleurs l'école comme un établissement où l'on dispense un enseignement collectif de connaissances générales, ou de connaissances particulières nécessaires à l'exercice d'un métier, d'une profession, ou la pratique d'un art. Si la notion de l'école emporte bien l'idée de transmission de ces connaissances et valeurs par l'éducation, alors a existé dans le Niari précolonial les écoles au service de l'homme et de la femme : l'école dans son idée noble de lieu d'apprentissage des choses de la vie.

Il existait deux sortes d'écoles pour instruire et former la jeune fille et le jeune garçon dans le Niari : les écoles lignagères qu'on peut assimiler aux « écoles privées » et les écoles de communauté ethnique qu'on peut assimiler aux « écoles publiques ». Les premières dispensaient leur enseignement à domicile, les maîtres étant le chef et les autres aînés du lignage tandis que les élèves étaient les enfants nés de ce lignage : on y apprenait l'histoire, la géographie, la culture et les us et coutumes (*bukulu*) du lignage. L'histoire consistait à apprendre les origines du lignage, ses ancêtres et ses œuvres, sa devise et son totem (d'où et comment vit-il), la géographie consistait à connaître les limites et le contenu des forêts, cours d'eau de la terre lignagère. En plus de ces connaissances les apprentis étaient mis à la connaissance des plantes médicinales. En outre les jeunes mâles du lignage apprenaient particulièrement l'art de diriger le lignage (D. Ngoie-Ngalla, 2021, p. 20-21). Le lieu privilégié à la diffusion de ces savoirs fut le *mbongui*, *lusanga*, *kimpagala*, attenant à la maison du chef de lignage. Toutefois, cet enseignement se faisait aussi ailleurs dans les moments informels lorsque la fille accompagnait sa mère au champ ou le garçon son oncle à la pêche dans les eaux du terroir par exemple. La formation reçue au sein du lignage visait à perpétuer l'unité et la survie du *ntso* ou *dikanda* (lignage). La logique de l'unité et de la survie perpétuelle du *dikanda* a fait dire aux peuples de la vallée du Niari cette maxime « *kanda di fwa ko* ».

Quant à la deuxième catégorie de l'école, elle était tenue par les maîtres des hautes écoles ; le *lemba* et le *tsemo*. Les deux écoles furent supra lignagères c'est-à-dire qu'elles étaient consacrées et dédiées à la formation de l'élite de la communauté ethnique tout entière. Leur accès était sélectif. Y était admis l'individu qui fit preuve d'une grande probité reconnue dans son lignage et sa contrée. Les jumeaux, des êtres nantis des pouvoirs surnaturels pouvaient aussi y être admis. Dans ces écoles on y enseignait presque les mêmes matières que celles enseignées aux écoles lignagères. Mais au *Lemba* et au *Tsemo*, elles étaient beaucoup plus approfondies avec une connotation métaphysique élevée. En les étudiant, l'on peut être tenté de réduire ces écoles à leur aspect uniquement religieux. Or la réalité fut tout autre :

La religion traditionnelle africaine qu'on s'imaginerait exclusivement occupée de mystique crée des groupes initiatiques qui sont proprement des maisons de formation de haut niveau fonctionnant probablement à la façon de nos séminaires par des échanges intenses entre maîtres et étudiants ; biologie, botanique, minéralogie, où sans doute les travaux pratiques prenaient le pas sur la théorie. La métallurgie, l'astronomie y étaient aussi enseignées (D. Ngoie Ngalla, 1979, p. 43).

Ainsi fonctionnait le *lemba* et le *tsemo*. Elles ne formaient pas seulement à la science, mais à la politique et au droit aussi. Elles étaient fréquentées par des *nzonzi* réputés. Ils en sortaient professionnels de la parole, rompus à la connaissance du droit. Ils étaient de fins connaisseurs de l'histoire et tenaient un ordre de premier ordre dans la vallée.

Par ailleurs :

Ces écoles avaient non seulement pour rôle d'éduquer et de former les Kongo à des travaux de bienfaisance, mais elles avaient aussi pour objectif d'enseigner aux notables kongo l'art de gouverner. Un grand nombre de responsables administratifs, économiques, sociaux et militaire, kongo étaient sortis de ces écoles (E. Mayoulou, 2006, p. 45).

Le Lemba et le *Tsemo* furent donc des écoles aristocratiques dévouées à la construction politique et sociale du pays, à son maintien et à son équilibre. C'est dans cet univers que vint s'installer l'école missionnaire dans la vallée du Niari.

2. Les missions catholiques dans le Niari

Dans une étude portée sur l'évangélisation catholique dans la vallée du Niari R. Chr. Mbinda Nzaou (2020, p. 339) écrit :

Civiliser le Congo semble avoir été une obsession des missions catholiques depuis les anciennes tentatives d'évangélisation (XVe-XIXe siècle) jusqu'aux nouvelles missions qui démarrent au Congo actuel avec la fondation des premières missions du Congo en 1883 : Sacré Cœur de Loango, Saint Joseph de Linzolo.

En effet d'après les regards des missionnaires, des autres Européens d'ailleurs les Africains étaient des peuples sans civilisation des peuples incultes et sauvages qu'il fallait civiliser. Etienne Richet explique en quoi consistait cette idée de civiliser les peuples d'Afrique :

Civiliser une race, c'est s'attacher à modifier son état économique et social, son état intellectuel et moral ; c'est supprimer des idées des mœurs des coutumes que nous désapprouvons pour y substituer des idées, des mœurs et des habitudes qui sont nôtre, c'est en un mot, se charger de l'éducation d'un peuple.

Cette explication a un fondement simplement raciste. En effet, le racisme, comme le définit un dictionnaire, est une théorie fondée sur l'idée de la supériorité de certaines « races » ou peuples sur les autres². La vérité est que depuis les temps anciens, chaque peuple sur terre est civilisé. Voilà pourquoi, noblement définie, la civilisation est l'ensemble des genres de vie, des procédés de travail, des croyances des activités intellectuelles et artistiques qui constituent l'originalité d'un peuple. On distingue la civilisation matérielle (outillage, habitation, vêtement, nourriture) et la civilisation morale (religion, pensée, littérature, art). Toutes ces caractéristiques de la civilisation étaient bien présentes chez les peuples de la vallée du Niari. D'ailleurs on ne peut pas concevoir un peuple quelconque sans civilisation et vice versa on ne peut pas concevoir une civilisation sans un peuple qui la porte. Le Lemba et le Tsemo étaient des piliers régulateurs de la civilisation des hommes de la vallée du Niari. En débarquant dans ladite vallée, les missionnaires firent la rencontre d'une civilisation qui ne fut pas la leur et différente de la leur³. Dans sa mission d'évangélisation, les missionnaires firent presque tout pour atteindre leur objectif :

Les missionnaires sont médecins, pharmaciens, géographes, instituteurs. Ils parcourent de vastes espaces, à dos de mulet ou à pied, la boîte de médicaments dans la poche, la boussole et le sextant à la main, soignant tout le monde, mesurant des angles et des lignes, dressant les cartes des régions qu'ils traversent. Rentrés chez eux, ils se reposent en faisant la classe et enseignant aux enfants émerveillés de la Nigritie l'écriture, la lecture, le calcul, le dessin, la musique, les langues européennes⁴.

² Dictionnaire Universel, 2002, 4^e édition, Hachette, p. 1003.

³ Pour plus de connaissance de la civilisation du Niari lire, D. Ngoïe-Ngalla, 1981, *Les Kongo de la vallée du Niari*, Brazzaville ; 1979, « Les Kongo du Niari aux temps précoloniaux, aspects de l'activité intellectuelle, art et lettre », *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, Brazzaville ; Jean Félix Yékoka, 2013, *L'homme et sa terre au pays de Boko-Songho*, thèse de Doctorat unique, Brazzaville (ronéo) ; R. Christian Mbinda Nzaou, 2021, *Les rapports du royaume du Lwangu avec le pays kuni d'après une interprétation critique de la tradition orale et des sources écrites(XVIe-XIXe siècle)*, thèse de doctorat unique en histoire, université Marien NGOUABI, Brazzaville (ronéo).

⁴ Notre œuvre au Congo, Rapport adressé à M. le Ministre des Colonies par Etienne Richet, document cité par R. Christian Mbinda Nzaou, 2020, « Evangélisation et acculturation anthroponymique dans la vallée du Niari »,

Monseigneur Carrie étant informé la densité démographique importante de la vallée du Niari eut l'idée d'y envoyer une mission pour son évangélisation. Probablement il eut connaissance de l'état démographique et économique du Niari par les échos des voyages de Grant Elliot en 1883 et ceux d'Albert Dolisie en 1884 dans la région. Tous les deux dressèrent les portraits de la vallée du Niari qui n'allaient pas laisser indifférents les missionnaires catholiques à l'affut des territoires propices pour semer les grains de l'évangile. Plusieurs postes européens ont été déjà créés dans le Niari parmi lesquels Loudima et Bouansa. Monseigneur Carrie s'intéressa à ces deux postes pour qu'ils servent de points de base pour l'œuvre missionnaire catholique dans le Niari. En effet : *Depuis 1887, il avait pensé établir une mission qui ferait étape sur la route et permettrait d'évangéliser la riche et populeuse vallée du Niari [...]. Deux points retenaient son attention ; Loudima et Buanza, Buansa* (Mayeul de Dreuille, 1994, p. 22).

Toutefois, c'est surtout sur Bouansa, d'abord, que Monseigneur Hippolyte Carrie, vicaire apostolique de Loango, jeta son dévolu. Il écrit en 1896 « *La multiplication des écoles est de la plus haute importance. Sans elles jamais la civilisation française et chrétienne ne pénétrera dans la vaste étendue du Congo... Il nous faut enfin des écoles pour sauver les âmes* »⁵.

Sur ce, il fit le voyage de Loango, où il résidait, à Bouansa en compagnie du Père Sand et du Frère Désiré⁶ et de 50 porteurs vili. Il quitta Loango le 20 juin 1892 et arriva à Bouansa le 2 juillet de la même année. En effet rapporte le Journal de Loango :

Le 30 juin 1892, les préparatifs de la caravane de Bwanza étaient terminés, Monseigneur (Carrie), le Père Sand, les frères Vivien et Désiré se mettaient en marche vers quatre heures de l'après-midi pour aller fonder à Bwanza, une nouvelle Mission sous le vocable de la « Très Sainte Trinité⁷ ».

Le père Schmitt (déjà présent à Bouansa en avril 1892) rapporte les premiers moments de l'arrivée de Mgr Carrie à Bouansa en ces termes :

La caravane apostolique arrive à Bouansa le 2 juillet 1892. A cinq heures du soir missionnaires et porteurs étaient rendus à la station abandonnée qui, après le départ du dernier chef de poste, M. Doll, était à la merci des voisins. (...). Après quelques heures de repos on commença la réparation de la maison. Evêque et missionnaires coupent des feuilles et des lianes afin de remplacer les nattes des cloisons volées... avec les caisses apportées de la côte on fait des portes et des volets pour remplacer ceux qui avaient eu le même sort que les nattes et les cloisons⁸.

Motivés par l'idée d'apporter le salut de l'évangile dans la vallée du Niari, les missionnaires se donnaient bien de peines pour être tout ce qu'ils pouvaient être pour sa réalisation. Ici par exemple, dès le leur arrivée à Bouansa ils se firent maçons et charpentiers à

Emilienne Raoul (dir), *L'œuvre des missionnaires catholiques dans l'éducation au Congo (1880-1965)*, L'Harmattan, Paris, p. 341.

⁵ A. avril 1896, extrait d'un article de 10 pages de Mgr Carrie.

⁶ Parmi les premiers missionnaires qui arrivèrent à Bouansa, nombreux y laissèrent leur vie à des âges où l'homme a encore toute la vigueur physique et intellectuelle pour accomplir de grandes choses. Le Frère Désiré Lorenz mourut en 1895 à l'âge de 30 ; le Frère Roch Rocci en 1896 à l'âge de 24 ans ; le Frère Philibert Shuller en 1897 à l'âge de 21 ; le Frère Hiacinte Moritz en 1898 à l'âge de 23 ans ; la Sœur Isabelle Le Pipec en 1898 à l'âge de 29 ans ; Sœur Anne Le Bris en 1899 à l'âge de 26 ans ; Frère Winoc Top en 1904 à l'âge de 29 ans. Cependant mourir si jeune, loin de leur patrie, ne dissuadait pas la poursuite de l'œuvre malgré les risques omniprésents. Pour leur dévouement jusqu'à la mort Dominique Ngoie-Ngalla (2020, p. 14) leur écrit : « Et de vrai, du caractère, les religieuses et les missionnaires de Monseigneur Carrie et de Monsieur Augouard, en avaient. Ce goût du risque, ce mépris héroïque de la mort, sourds aux exigences du corps et de ses droits, ne reculant devant rien, aucun labeur n'était au-dessus de leurs forces. Il y avait dans leur façon d'être au monde, quelque chose de la vision grandiose du monde et du rêve fou des romantiques ».

⁷ Journal de Loango n°1, 1883-1894, février 1904, Chevilly-Larue, France, p. 171.

⁸ Lettre du Père Schmitt citée par Mayeul De Dreuille, 1994, La Bouenza, 1892-1992, *Les Sources de L'Eglise au Congo*, p. 27.

la fois. Ils remirent en état de fonctionnement la maison abandonnée par l'administration d'occupation coloniale pour en faire un centre religieux catholique de premier plan. Pour assurer leur sécurité physique ils entreprirent les actions diplomatiques auprès des chefs locaux. En effet, note le Père Schmitt :

Pendant son séjour à Bouansa, Sa Grandeur (Mgr Carrie) convoque les grands du pays dont les terres avoisinent celles du poste et leur annonce que nous étions les propriétaires de l'ensemble. Monseigneur explique ensuite aux princes le but religieux, humanitaire et absolument pacifique de notre établissement au milieu d'eux, et leur demande un terrain propre à établir la mission des Pères, les Sœurs devant occuper l'ex-station cédée par le gouvernement. Les chefs promettent l'emplacement demandé et offrent immédiatement un terrain situé à dix minutes de l'établissement⁹.

De cette épisode le vicaire lui-même rapporta ce qui suit : « *Qu'ils étaient bien reçus par les chefs indigènes de Bwansa... Les vivres abondent, le terrain excellent, les populations sont très nombreuses et très favorables... Si donc Dieu bénit cette nouvelle fondation, la mission de Bwansa sera superbe*¹⁰ ». S'il est vrai que les chefs locaux de la vallée du Niari offrirent les terres aux missionnaires à leur arrivée, ceci veut dire que à leur premiers contacts les deux parties ne nourrissaient pas de méfiance l'une envers l'autre. D'ailleurs ce n'était pas pour la première fois que les chefs rencontraient le blanc chez eux et lui témoignaient de l'hospitalité en lui offrant de terres sur quoi construire son logement. Le Père Zimmermann (1984, p. 94) vécut concrètement les dires de son vicaire chez les Dondo :

Nous sommes reçus de la façon la plus aimable et la plus plaisante par le sieur Mbungu-Musiesse, chef de Tabulu. Ce chef est enchanté de nous voir. Nous sommes en plein pays Dondos, grands buveurs de vin de palme, grands marcheurs, grands courtiers d'échange entre les gens de la frontière belge et ceux de la plaine. Le chef nous loge convenablement et nous prête la case ouverte de la forge...

De ces témoignages et vécus des missionnaires dans le Niari un fait revient souvent : ils étaient bien accueillis par les populations de la vallée du Niari et par leurs chefs. Que ce soit chez les Kuni, les Kamba, les Dondo, les Bembe, les Yaka, que chez les Sundi. Bien avant le porteur de l'évangile, ces chefs témoignèrent la même hospitalité aux explorateurs Grant Elliot (1883) et Albert Dolisie (1884). Hospitalité qui permit à ces deux hommes de créer des postes d'occupation belge et français dans la vallée du Niari. Après Bouansa Mgr Carrie alla fonder en 1899 la Mission Notre-Dame des Victoires de Boudianga ; Jean Ernoul (1995, p. 177) en fait le résumé de la fondation :

À la suite de ses voyages d'exploration dans le nord de son vicariat, Mgr Carrie décide la création de la mission de Boudianga. Fondée le 13 juillet 1899, celle-ci est située sur la rive droite de la Louessé, à 15 km environ de son confluent avec le Niari. Elle se trouve au milieu de la tribu des Bassangis. Le P. Cyrille Moulin, le P. Hyacinte Duclos et le F. Célestin Mavoungou composent la communauté de Notre-Dame des Victoires. Mgr Carrie a amené avec lui main-d'œuvre et matériel divers, participe à l'installation de la nouvelle mission, où il reste jusqu'au 3 novembre. On pense alors que Boudianga est bien placée, en position centrale par rapport aux missions voisines : « on y est à dix jours de marche de Loango, de Bouanza et de Franceville.

Comme à Bouansa ou à Kimbenza, les missionnaires furent bien reçus à Boudianga. On leur offrit de terre pour installer leur mission. Tout ceci montre que l'installation évangélique dans le Niari ne fut pas couverte d'hostilité de la part de ses populations.

⁹ Lettre du Père Schmitt citée par Mayeul De Dreuille, 1994, *op. cit.* p.27.

¹⁰ Journal de Loango n°1, 1883-1894, février 1904, Chevilly-Larue, cité par Lucien Niangui Goma, 2020, « Bwansa, première station missionnaire en pays beembe au XIXe siècle », *L'œuvre des missionnaires catholiques dans l'éducation au Congo (1880-1965)*, L'Harmattan, Paris, p. 78.

Les chefs du Niari auxquels s'adressa Mgr Carrie furent sans doute les chefs formés aux écoles du Lemba et du Tsemo. Tant que leurs principes n'étaient pas remis en question par le missionnaire, les chefs du Niari ne le virent pas d'un mauvais œil. Mais la situation allait changer avec la mise en place de l'école missionnaire.

3. Malentendus culturels consécutifs à l'installation de l'école missionnaire.

Plus haut il a été montré que pour atteindre son objectif le missionnaire fut au labeur sur tous les sujets : médecine, maçonnerie, charpentier, musicien, agriculteur, instituteur... Ils accordèrent un grand intérêt à l'enseignement qu'ils ouvrirent les écoles pour apprendre aux jeunes noirs et quelque fois les adultes ; l'écriture et la lecture en langue française, les quatre opérations et les métiers (couture, menuiserie, maçonnerie par exemple). L'objectif final de cette école était de faire des apprentis des prêtres, des catéchistes et des maîtres d'écoles. De passage un jour à Bouansa en l'an 1896, le colonel Baratier à l'invitation des missionnaires, visita les champs et l'école de la mission. Il en laissa des notes nettement admirables :

Du potager nous passons aux ateliers où les enfants apprennent un métier ; voilà la menuiserie, la briqueterie, le four à chaux. Enfin nous revenons vers le bâtiment principal, résultat de tous ces travaux. La maison de briques sa charpente, les meubles, tout sort des ateliers que nous avons visités.

Mais d'où venaient ces enfants admis aux écoles missionnaires dont l'apprentissage et l'application portaient satisfaction ? Monseigneur Augouard en donne une réponse que l'on retrouve à Bouansa :

Je me suis mis à l'étude de la langue indigène (langue fiote), qui a quelque ressemblance avec celle du Gabon, ce qui me facilite beaucoup l'étude et la compréhension. Nous avons ici cent quinze enfants élevés aux frais de la mission. Les uns sont des pauvres petits esclaves qui ont été rachetés et que nous élevons chrétiennement pour les établir plus tard. Les autres sont les fils de rois et les princes du pays...

Mgr Augouard dresse ce rapport à Landana (dans l'actuel Cabinda Angolais) en décembre 1879 où il était missionnaire. Les enfants recrutés aux écoles des missions furent des esclaves rachetés auprès des chefs et des lignages riches et forts habitant les régions où étaient installées les missions. À Landana Augouard parle aussi de la présence à cette école des enfants des chefs. On retrouva la même réalité dans la vallée du Niari. Cependant à la différence notable de Landana, dans le Niari, les chefs n'envoyèrent pas les leurs à l'école de la mission : « ...au début, les seuls enfants accessibles à l'école de la mission étaient ceux que l'esclavage encore généralisé mettait en vente » (M. De Dreuille, 1994, p. 41). En 1892 jusqu'en 1904 l'école missionnaire ne recevait que des esclaves rachetés. C'est après 1904, probablement, que timidement et réservés, les chefs consentirent voir les leurs aller à l'école de la mission. En tout cas pendant une dizaine d'années seuls les esclaves et quelques autres personnes libres rejetées par leurs lignages peuplaient cette école. Le Père Emile Zimmermann (1984, p. 2-3) parle de grands rachats d'esclaves qu'effectuaient les missions en ces termes :

Sainte Trinité de Bwansa a été confrontée à ce commerce d'enfants à partir duquel les hommes se procuraient les marchandises de traite singulièrement les fusils, la poudre de chasse et les tissus. Sainte-Trinité de Bwansa rallia l'œuvre de la société anti-esclavagiste de France. Ce l'une des activités de la Mission de Bwansa. Le Père Zimmermann écrit que c'est par l'intermédiaire de Loubanda, véritable pourvoyeur d'enfants que la mission les achetait. Il y a des centres de rachat d'esclaves sur la rive droite du Niari, à quinze ou seize jours de route : kituba, kakamoéka. Un certain frinz sujet anglais faisait de la traite dans le Bas-Qouilou. La mission achetait des enfants contre de la poudre, des fusils, des étoffes... Nous recevions les enfants de Mouyondzi, de kyélé, de kivembé tous villages sis par le nord de Bouanza... Plus de 350 enfants furent rachetés.

Destinés à l'école de la mission, ces enfants furent les premiers à savoir lire et écrire la langue du missionnaire dans le Niari. A partir de Bouansa, voici quelques écoles créées par la mission d'évangélisation de la vallée du Niari :

Nazareth de Kimbakouka, située à deux heures de marche de la mission et placée au pied du massif minier des Diangalas,

Saint Antoine de Kinsoudi, important village de 230 cases situé en pleine tribu Kamba, sur la route Loango-Brazzaville, autrefois dirigé par le chef Mfumu Ngondo,

Saint Maurice de Nghiri, à une petite journée de marche vers le nord de Mouyondzi chez les Bembe ; cette école comptait en 1899 trente-cinq enfants de deux sexes et en 1900 une cinquantaine de garçons et filles. Comme évoqué précédemment, les écoliers de ces écoles étaient d'anciens enfants esclaves que leurs propriétaires vendirent aux missionnaires.

Quelle fut donc la raison pour laquelle les chefs locaux qui pourtant logèrent les missionnaires sur leurs terres agirent-ils ainsi à l'égard de leur école ? Ce fut un malentendu culturel. Pour les chefs et autres hommes libres de la vallée du Niari l'ordre social et politique passait par la pratique des préceptes appris dans les formations traditionnelles des écoles locales évoquées plus haut. L'école missionnaire était donc une culture nocive à cet ordre traditionnel. Ce regard fit que :

Toutes ces missions (catholiques) ne reçurent pas immédiatement l'assentiment des peuples du Niari. Même si ceux-ci avaient une haute estime pour l'homme blanc, devant le missionnaire ils ne cachèrent pas leur méfiance devant les premiers de ce dernier chez eux. C'est ce qui semble expliquer que les missionnaires avaient commencé leur œuvre dans la plupart des cas auprès des enfants et quelques adultes qu'ils rachetaient de l'esclavage qui avait cours dans la vallée même après l'abolition de la traite atlantique (R. C. Mbinda Nzaou, 2020, p. 342).

Par conséquent, apprendre des écoles constituées par des hommes d'une autre culture était perçu comme une menace contre l'ordre culturel et social. Effectivement aller à cette école fut synonyme de délaisser le Lemba et le Tsemo lesquels jusqu'ici maintenaient les équilibres sociaux économiques, politiques et religieux. En son temps fin XVe siècle, le roi Nzinga Nkuvu prouva la même appréhension à l'égard de la culture qu'apportait le missionnaire. Dans le Niari de la fin du XIXe siècle, les chefs ou fumu (tout homme et femme libre) refusèrent donc d'adhérer à une culture qu'ils jugeaient déstabilisateur. Cependant, ces chefs du Niari ne s'opposèrent pas à l'admission des esclaves à cette école ; l'esclave pouvait y aller car il ne dépendait plus des anciens maîtres locaux ; d'ailleurs l'esclave instruit à cette école aura aucune conséquence néfaste sur l'organisation sociale tenue par ses anciens propriétaires.

Conclusion

Les cultures différentes se rencontrent au gré des mouvements de l'Histoire. La plupart de leurs rencontres ont des débuts heurtés lorsque la culture hôte a les sentiments que la culture venue d'ailleurs peut être une source de désordre social total. À l'instar de ce qui se passa dans le reste du territoire de l'actuelle République du Congo à la fin du XIXe siècle, la vallée du Niari connut ces moments d'Histoire le jour où les missionnaires, de la Congrégation du Saint Esprit, conduits par Monseigneur Antoine-Marie Hippolyte Carrie, y mirent pied pour l'évangéliser. C'était le 20 juillet 1892. Ils arrivèrent dans un territoire où depuis des siècles, les hommes fréquentaient les écoles prestigieuses du Lemba et du Tsemo. Ces écoles locales étaient dédiées à la formation d'hommes capables de gérer et de gouverner la communauté. L'une des stratégies d'évangélisation qu'employaient les missionnaires catholiques en ces temps-là était l'ouverture des écoles où les élèves recrutés localement allaient apprendre la langue française, les calculs et les métiers qu'ils apportaient. Les chefs locaux du Niari virent d'un mauvais œil ces écoles venues d'une autre culture ; pour ces chefs, l'école du missionnaire apportait un mal déstabilisateur dans l'ordre social et culturel établi. Pour manifester leur

méfiance ils n'y envoyèrent pas les hommes et les femmes libres de leurs communautés ; ils craignaient qu'en les laissant fréquenter cette école, l'organisation sociale, dont les équilibres étaient tenus par les préceptes du Lemba et du Tsemo, perdrait son essence et sonnerait la fin des usages hérités des ancêtres. Pour contourner ce malentendu, les missionnaires durent racheter les esclaves qu'ils transformaient ensuite en écoliers. La conséquence fut que dans les années 1910 et 1920, la plupart des hommes sachant lire et écrire le français qui servirent d'interprètes à l'administration coloniale dans la vallée du Niari furent des anciens esclaves ou descendants d'esclaves qui se voyaient confier des responsabilités au sein de la nouvelle classe dirigeante dans les pays de leurs anciens maîtres.

Bibliographie

- AUGOUARD Prosper, 1902, *28 années au Congo*, Société française d'imprimerie, Poitiers.
- AUGOUARD Prosper, 1914, *36 années au Congo*, Poitiers, Société française d'Imprimerie.
- AUGOUARD Prosper, 1934, *44 années au Congo*, Evreux, Poussin.
- DE DREUILLE Mayeul, 1994, *La Bouenza 1892-1992, Les sources de l'Eglise au Congo*, Beauchesne, Paris.
- DICTIONNAIRE Universel, 2002, 4^e éditions, Paris, Hachette.
- ERNOULT Jean, 1995, *Les Spiritains au Congo de 1865 à nos jours. Matériaux pour une Histoire de l'Eglise au Congo*.
- IPARI Marcel, 2020, « Sur les pas du Père Emile Zimmermann : Histoire de l'implantation des premières missions catholiques dans le Sud-Ouest du Congo de 1897 à 1930 », Raoul Emilienne (dir), *L'œuvre des missionnaires catholiques dans l'éducation au Congo (1880-1965)*, L'Harmattan, Paris, p. 53-69.
- MAYOULOU Etienne, 2006, *L'Histoire des forces-armées dans l'espace culturel kongo, des origines à la colonisation*, Publibook, Paris.
- MBINDA NZAOU Roland Christian, 2020, « Evangélisation et acculturation anthroponymique dans la vallée du Niari », Raoul Emilienne (dir), *L'œuvre des missionnaires catholiques dans l'éducation au Congo (1880-1965)*, L'Harmattan Paris, p. 335-345.
- MBINDA NZAOU Roland Christian, 2021, *Les rapports du royaume de Lwangu avec le pays kuni d'après une interprétation critique de la tradition orale et des sources écrites (XVIe-XIXe siècle)*, Thèse de doctorat unique en histoire, Université Marien Ngouabi, Brazzaville (ronéo).
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 1979, « Les Kongo du Niari aux temps précoloniaux, aspects de l'activité intellectuelle ; arts et lettres », *Cahiers Congolais d'Anthropologie et d'Histoire*, n°4, Brazzaville, p. 39-55.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 1981, *Les Kongo de la vallée du Niari, Origines et migration (XIIe -XIXe siècle)*, Brazzaville.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, (sd) *Aspect de la littérature koongo*, Brazzaville, CELMAA.
- NIANGUI GOMA Lucien, 2020, « Bwansa, première station missionnaire catholique en pays beembe au XIXe siècle », Raoul Emilienne (dir), *L'œuvre des missionnaires catholiques dans l'éducation au Congo (1880-1965)*, Paris, L'Harmattan, p. 71-88.
- YEKOKA Jean Félix, 2013, *L'homme et sa terre au pays de Boko-Songho, du XVII^e au début du XXI^e siècle*, Thèse de Doctorat unique, Brazzaville (ronéo).
- ZIMMERMANN Emile, 1984, *50 ans missionnaire au Congo (1894-1947)*, Journal et notes divers manuscrits de 1941, Congrégation du Saint Esprit District du Congo.



Institut National de Recherche en Sciences Sociales et Humaines

BOLUKI

Revue des lettres, arts, sciences humaines et sociales

BOLUKI, est une revue semestrielle à comité scientifique et à comité de lecture de l'Institut National de Recherche en Sciences Sociales et Humaines (INRSSH). Elle a pour objectif de promouvoir la Recherche en Sciences Sociales et Humaines à travers la diffusion des savoirs dans ces domaines. La revue publie des articles originaux ayant trait aux lettres, arts, sciences humaines et sociales en français et en anglais. Elle publie également, en exclusivité, les résultats des journées et colloques scientifiques.

Les articles sont la propriété de la revue *BOLUKI*. Cependant, les opinions défendues dans les articles n'engagent que leurs auteurs. Elles ne sauraient être imputées aux institutions auxquelles ils appartiennent ou qui ont financé leurs travaux. Les auteurs garantissent que leurs articles ne contiennent rien qui porte atteinte aux bonnes mœurs.

BOLUKI

Revue des lettres, arts, sciences humaines et sociales
Institut National de Recherche en Sciences Sociales et Humaines (INRSSH)

ISSN : 2789-9578

2789-956X

Contact

E-mail : revue.boluki@gmail.com

BP : 14955, Brazzaville, Congo